

L'ERREUR EST INHUMAINE

Anik Bessac

L'ERREUR EST INHUMAINE

Suspense

les éditions
NOIR AU BLANC

*À ma famille,
à mes amies,
à tous ceux qui continuent à me faire confiance :
merci de m'avoir permis d'en arriver là.*

Couverture : © DR
ISBN 979-10-90635-39-5

© Les éditions Noir au Blanc, septembre 2016

All rights reserved. Tout droit réservé pour tout pays. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou toute reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Le soleil déjà chaud éclaire tout le versant de la colline.

Sous la caresse de ses rayons, les plantes aromatiques exhalent leurs parfums. Quelques abeilles butinent de fleur en fleur. Des papillons blancs et jaunes volettent au-dessus des touffes de thym. Les premières cigales lancent de timides stridulations. C'est un coin de Provence encore sauvage, où il fait bon se ressourcer. Ici, tout invite au calme et à la sérénité.

Mais j'y suis insensible. Parce que je cours...

Je cours vite, très vite.

Je dévale à toute vitesse le sentier qui s'ouvre devant moi. Les pierres roulent sous mes pieds nus, les épines des genêts scorpion griffent mes jambes, mes bras, mais je ne ralentis pas.

Je cours comme si ma vie en dépendait.

Je cours parce que je sens que ma vie en dépend.

J'ai le souffle court, un point de côté, mais je continue ma course effrénée. Soudain, je pousse un cri étouffé : mon pied droit a glissé dans une ornière, ma cheville s'est tordue.

La douleur monte par vagues successives jusqu'à mon cerveau qui s'affole. Je ne vais pas pouvoir continuer à courir longtemps.

Malgré la douleur, j'atteins le bas de la combe. Le chemin se divise en deux. J'hésite quelques secondes. Quel est celui qui me conduira à la première maison, aux premiers secours ?

Je sais qu'en prenant vers la droite, je vais revenir au village. Je devine les maisons sous le château qui les domine, accrochées au flanc de la colline.

Malheureusement, le chemin monte pendant un bon kilomètre, je crains de ne pouvoir y parvenir.

Vers la gauche, en revanche, le sentier continue à descendre. Si je le suis jusqu'au bout, j'atteindrai le hameau de Saint-Antoine, un quartier de L'Isle-sur-la-Sorgue. C'est plus éloigné, mais plus facile d'accès.

Malgré ma poitrine en feu, mon cœur qui va exploser, je m'élance à nouveau. Je m'arrête aussitôt. Ma cheville me fait atrocement souffrir, je ne peux plus courir. Il faut que je me cache.

Je clopine jusqu'à un bosquet d'épineux, me faufile entre les branches et me recroqueville derrière un genévrier touffu.

J'appuie mes mains sur mon visage pour étouffer ma respiration sifflante. Pour cacher mes yeux, pour ne pas voir comme si cela pouvait empêcher d'être vue. Comme lorsque j'étais enfant et que j'avais peur.

J'essaie de tendre l'oreille, je n'entends que les battements désordonnés de mon cœur. Il faut que je me calme, que je reprenne mon souffle. Il faut que je puisse écouter le moindre bruit.

Je veux l'entendre approcher, je veux pouvoir me défendre.

Je saisis une grosse pierre dans ma main. Je sais que c'est une arme dérisoire, mais je n'ai rien d'autre.

Il n'y a pas un souffle d'air dans la colline et le soleil est déjà chaud. Petit à petit, les cigales, dérangées par mon passage, se remettent à chanter. Des insectes bourdonnent autour de moi, des oiseaux pépient. Pas de bruit suspect.

Je me redresse un peu pour regarder l'état de ma cheville. Elle n'est pas jolie à voir, bleue autour de la malléole, et bien enflée. Il faudrait que je la bande, mais avec quoi ?

Je n'ai que ma robe sur moi, une jolie petite robe à bretelles, avec des fleurs rouge orangé. Pas la meilleure couleur pour se fondre dans les bois, mais je ne pouvais pas prévoir.

Tout à l'heure, lorsque j'ai quitté la maison, le thermomètre annonçait déjà vingt-deux degrés. J'ai quand même emporté un

petit gilet – au cas où –, mais il est resté dans la voiture, avec mes escarpins. Je conduisais pieds nus, pour ne pas les abîmer, et dans l'urgence, j'ai tout abandonné. Mes chaussures, mon sac à main, mon portable, tout est resté dans la voiture !

Je n'ai que ma robe, et elle est en lambeaux.

Je réprime un sanglot. Surtout, ne pas faire de bruit. Je me concentre sur les sons alentour. Toujours rien de suspect. Est-ce que je me serais trompée ? Est-ce que j'aurais imaginé tout cela ?

Non, je ne suis pas folle. J'ai bien vu cette grosse voiture qui fonçait sur moi. Tous phares allumés, alors que le soleil était déjà haut.

La route qui passe sur la colline est étroite, bordée par des arbres ou des crevasses plus ou moins profondes. Au dernier moment, j'ai donné un coup de volant à droite pour l'éviter. Ma voiture a quitté la route, parcouru quelques mètres dans le bas-côté, et s'est encastrée dans un arbre. Un peu secouée, j'ai ouvert la portière et je suis sortie.

Sur la route, au-dessus de moi, j'ai vu le conducteur de l'autre voiture qui faisait de même. Je n'ai perçu qu'une silhouette à contre-jour, mais j'ai senti planer une menace. Sans réfléchir, j'ai emprunté le premier sentier qui s'offrait à moi et j'ai fui.

Et me voilà coincée sous ce buisson, la cheville douloureuse, les pieds en sang, à attendre que le malheur s'abatte sur moi.

Avec un minimum de mouvements, je jette un coup d'œil sur ma montre. Dix heures. Cela doit faire dix minutes que je suis coincée là.

À cette heure-ci, je devrais être dans une boutique de L'Isle-sur-la-Sorgue, en train de présenter mes toiles à la propriétaire. Elle avait prévu d'en exposer quelques-unes durant tout l'été au milieu de son magasin. On avait rendez-vous ce matin pour qu'elle en choisisse et qu'on organise un vernissage. Ce devait être un des plus beaux jours de ma vie, et cela grâce à Nathalie, ma belle-sœur et amie.

Au lieu de quoi je suis là, ratatinée sous un arbre, dans l'attente de je ne sais trop quoi.

Je sens poindre la crise d'angoisse. L'impression que tout mon intérieur se compacte en une grosse boule. Je me mets à transpirer, j'ai des nausées et un mal fou à respirer. Mon cœur s'emballe, mon cerveau se fixe sur une seule idée : il faut que je sorte, il faut que je sorte, il faut que je sorte.

J'essaie de me maîtriser, de reprendre ma respiration. Je peux y parvenir. Depuis quelque temps, j'y travaille.

Depuis trois mois, exactement.

AVRIL

1

Six heures du matin. Il ouvre en grand la fenêtre de l'appartement, situé au huitième étage d'une tour des quartiers nord de Marseille.

À cette heure de la matinée, la cité est calme. Les petits trafiquants de tout poil qui la font vivre la nuit se sont retirés, laissant temporairement la place aux autres. Dans quelques minutes, on entendra les moteurs poussifs des voitures de ceux – une minorité – qui vont au travail, surpris et heureux de retrouver, chaque matin, leur guimbarde intacte. Puis, ce seront les cris des enfants que les mères accompagnent à l'école. Ensuite, ce sera au tour des retraités, des petits vieux qui abandonneront leur écran de télé pour aller chercher un morceau de pain, quelques légumes, de plus en plus loin parce qu'aucun commerce n'a résisté, ici.

En attendant, c'est le calme. Le calme qui précède la tempête.

Torse nu devant la fenêtre, il inspire profondément. Un léger vent apporte l'odeur de la mer et le cri des mouettes. Pour un peu, en fermant les yeux, il pourrait se croire sur un bateau. Bien sûr, il faut faire abstraction du grondement continu de la circulation sur l'autoroute un peu plus au nord.

Laissant la fenêtre ouverte, il attaque sa séance de musculation quotidienne. Il a transformé la salle de séjour de l'appartement

en salle de sport. Tapis de course, poids, vélo, rameur, pas un muscle n'est laissé de côté : il a acheté toute la panoplie. Il a dû se débarrasser de la table et des chaises qui appartenaient à sa mère. Ce n'est pas grave, il mange dans la cuisine, et ne reçoit jamais personne.

Contrairement aux petits caïds de la cité, qui alternent stéroïdes et quelques passages en salle de musculation, il ne fait pas cela pour frimer. S'il s'entraîne chaque jour, c'est plutôt par habitude, par besoin. Besoin de sentir chaque parcelle de son corps, besoin de canaliser une énergie sans cesse à la limite de l'explosion. De trouver un exutoire au mal-être qui le ronge parfois.

Pour lui, le sport a deux vertus : il entretient son corps, et il lui permet d'évacuer ses pulsions négatives. Peut-être pas toutes, mais grâce à cela, il peut mener une vie sociale à peu près normale.

Au bout d'une heure d'activité intense, la dopamine fait son effet : il se sent bien. Le corps luisant de sueur, il va refermer la fenêtre. Malgré le vent, la pollution ne va pas tarder à envahir la ville.

Aussitôt, les bruits s'estompent. Il a refait lui-même toute l'isolation de l'appartement. C'est l'avantage d'être doué de ses mains. On n'a besoin de personne.

Depuis, il n'entend plus ce qui se passe dehors, et personne ne sait ce qui se passe chez lui.

Après avoir effectué quelques étirements, il se rend dans la salle de bains. Au passage, il met un CD dans la chaîne stéréo du salon et pousse le volume presque à fond, sans se soucier des voisins. Le respect du voisinage ne fait pas partie de la coutume, ici. De toute façon, il sait qu'ils n'entendent pas. Heureusement, d'ailleurs, car contrairement à la majorité des habitants du quartier, il n'écoute pas du rap ou du slam. Lui, il écoute de la musique classique.

C'est le Chef qui lui a appris à l'aimer, à se laisser emporter jusqu'à oublier l'odeur de la poudre, les cris, le sang...

Sous le jet de la douche, il diminue progressivement l'arrivée d'eau chaude pour terminer par de l'eau glacée. Ça aussi, c'est bon pour le corps, ça le raffermi. Et puis, il vaut mieux ne pas s'habituer au confort. On ne sait jamais, s'il devait reprendre du service !

Vêtu d'un caleçon et d'un tee-shirt, il se rend à la cuisine pour se préparer un petit déjeuner hypervitaminé. Il l'emporte sur la table basse du salon, et après avoir arrêté la musique, le mange en regardant une chaîne de sport. L'OM ne brille pas, en ce moment, et les entraîneurs qui se succèdent n'y peuvent rien. L'OM ne brille pas, et c'est tout Marseille qui déprime !

La sonnerie de son téléphone portable le fait sursauter. C'est Marco, son patron :

— J'ai besoin de toi, aujourd'hui.

— Marco, je suis déjà de nuit !

— Je sais, mais c'est un nouveau client. Tu sais que je ne peux pas refuser, ça me permet de créer des embauches et de vous soulager un peu. Je n'ai personne sous la main. Et tu es le seul type que je connais qui peut rester vigilant vingt-quatre heures d'affilée. Tu en es toujours capable ou tu as vieilli ?

— C'est bon, j'arrive.

Il se rend dans sa chambre, enfle un bas de jogging et un sweat-shirt à capuche. Lui, ses muscles, il ne les montre pas. Il préfère les cacher sous des vêtements amples.

L'ordinateur sur le bureau indique qu'il a reçu des messages. Comme à chaque fois, il sent des picotements dans la colonne vertébrale à mesure qu'il les fait défiler. Mais rien de spécial, rien d'important. Il laisse l'ordinateur branché et la porte de sa chambre ouverte : personne ne va venir farfouiller dans ses affaires !

Il chausse une paire de tennis et enfonce une casquette sur son crâne. Ainsi équipé, il peut passer inaperçu dans le quartier. Enfin, presque.

La couleur de ses yeux est un problème. Ils sont vairons. Il n'y a pas qu'une légère disparité entre eux. Non, ils sont carrément différents. Lorsque les gens croisent son regard, ils n'ont qu'une envie, se détourner. Tout petit, il se rendait bien compte qu'il y avait un problème. Personne ne s'approchait de lui. Mais aujourd'hui, il a trouvé la solution : lentilles teintées ou lunettes de soleil, en fonction de la météo ou de ses activités.

Devant le miroir de la salle de bains, il positionne sur ses iris des lentilles marron foncé. Immédiatement, sa physionomie devient différente. Il devient quelconque, anonyme. Personne ne le remarquera.

Il ferme la porte de l'appartement à double tour et dévale les escaliers. L'ascenseur est encore en panne, mais cela lui importe peu, il ne l'emprunte jamais.

Arrivé sur le trottoir, il jette un coup d'œil circulaire afin de parer à toute éventualité, avant de se lancer en petites foulées en direction du centre de Marseille.

2

La sonnerie du téléphone me tire d'un sommeil sans rêves. Ou alors, je ne m'en souviens pas. Les yeux encore fermés, je tâte le drap à côté de moi. Il est froid. Christophe est sûrement levé depuis longtemps. La maison est silencieuse. Je suppose qu'il est déjà parti au travail.

J'ai la bouche pâteuse et l'esprit embrumé. C'est dû aux comprimés que je prends pour dormir. J'en prends toujours double dose, le dimanche soir. Parce que l'idée que le lendemain est un lundi me rend malade.

Aussi loin que je remonte dans mon enfance, cela a toujours été le cas.

Enfant, rien qu'à l'idée de me lever le lendemain matin pour aller à l'école, je me tordais de maux de ventre. Il m'arrivait de me cacher sous mon lit avant le lever du jour, en imaginant que ma mère ne me trouverait pas et abandonnerait les recherches.

Ado, je vomissais tout ce que ma mère me faisait avaler avant d'aller en cours. Ce qui est drôle, c'est que même si l'école restait pour moi une angoisse permanente, les autres jours ne me faisaient pas cet effet. Peut-être parce qu'ils me rapprochaient de la fin de la semaine !

Adulte, le stress du dimanche soir a continué. Au détail près que, devant conduire Alex à l'école le lundi matin, j'évitais les somnifères abrutissants la veille.

La sonnerie s'est arrêtée. Je remonte les draps sur ma tête. C'est lundi, et je n'ai pas envie de me lever.

Pour être honnête, je n'ai pas envie de me lever non plus les autres jours de la semaine. Mais je le fais quand même. Bien obligée !

Car Nathalie, la sœur de Christophe, ne supporte pas de me voir errer comme une âme en peine. Alors, elle m'entraîne avec elle dans une multitude d'activités pour remplir mes journées si mornes, si vides depuis qu'Alex n'est plus là.

Cependant, les autres fois, je n'ai pas l'esprit aussi embrumé par les comprimés avalés la veille que ce matin. C'est parce qu'hier soir, j'ai encore augmenté la dose. Pour la simple raison qu'aujourd'hui c'est lundi, un lundi spécial. Un lundi double peine, en quelque sorte. On est le 4 avril, c'est mon anniversaire.

Je n'aurais jamais dû naître au mois d'avril. Lorsque ma mère a commencé à sentir les douleurs, le 1er avril, mon père a cru à une mauvaise blague. Mais non, c'était bien moi pressée d'arriver. Si j'avais su à quoi m'attendre, je serais restée bien au chaud jusqu'à ce qu'on me fasse sortir de force !

À l'hôpital, ils ont tout fait pour m'en empêcher, mais j'étais obstinée. C'est peut-être le seul moment de ma vie où j'ai osé m'imposer. Quatre jours après, j'étais là, avec plus d'un mois

d'avance. On m'a placée dans une couveuse, petite chose minuscule, à peine sortie du néant, déjà seule.

Après un moment d'accalmie, la sonnerie du téléphone fixe retentit à nouveau. J'imagine que c'est Nathalie qui essaie de m'appeler. Et je sais que si je ne réponds pas, elle ne va pas tarder à arriver. Je n'en ai pas envie. J'ai envie de ne voir personne.

Aujourd'hui, c'est lundi 4 avril, c'est mon anniversaire. J'ai quarante-deux ans.

L'âge auquel ma mère est morte.

Je soupire en attrapant mon portable sur la table de nuit. Il est éteint, j'ai entendu dire que le laisser en marche la nuit dégageait des ondes négatives. Je n'ai pas besoin de ça. Tout en le mettant sous tension, j'essaie de calculer quelle heure il peut être en Chine. Ici, il est dix heures du matin. Là-bas, ce doit être le soir.

L'icône des messages clignote. Je fais défiler le nom des expéditeurs : Nathalie, Christophe, Papa.

Pas de message d'Alex.

Pour la énième fois, le téléphone se remet à sonner. Et si c'était lui qui essayait de me joindre ? Je repousse les draps et me jette hors du lit. Mais je vacille, je dois m'accrocher au mur. Je suis peut-être allée un peu fort sur les doses, hier soir. Je me déplace précautionneusement. J'ai le cerveau dans le brouillard. J'ai l'impression que je ne parviendrai jamais à aligner deux idées. J'ai mal au cœur.

La sonnerie du téléphone me vrille les tympans. Je décroche. Malheureusement, ce n'est pas Alex, c'est Nathalie :

— Bonjour, ma petite belle-sœur chérie. Je ne te réveille pas, j'espère ? Cela fait au moins dix fois que j'appelle !

J'essaie de cacher ma déception. Comme d'habitude, je détourne un peu la vérité pour éviter les sempiternelles remarques sur ma santé, mon moral, mes médicaments...

— J'étais sous la douche, je n'ai pas entendu.

Quand je parle, j'ai l'impression d'avoir la bouche pleine de chamallows, mais elle ne fait pas de commentaire :

— Je te souhaite un bon anniversaire, ma petite belle-sœur. Tu n'as pas oublié que je viens te prendre vers midi moins le quart pour t'emmener au restaurant ?

Zut ! On n'en avait pas reparlé, j'espérais que c'était passé aux oubliettes ! J'inspire profondément avant de lâcher :

— Je n'ai pas très envie de sortir, aujourd'hui.

— La semaine dernière, je t'ai dit que je t'invitais pour ton anniversaire. D'ailleurs, j'ai déjà retenu dans un endroit que tu aimes bien. Alors, tiens-toi prête. Je te laisse, car je dois préparer le repas pour les enfants. Leur mère a oublié de les inscrire à la cantine.

Elle raccroche sans que j'aie eu la force de protester. Pour pouvoir s'opposer à Nathalie, il faut déborder d'énergie et avoir confiance en soi. Tout le contraire de moi.

Nathalie est la sœur aînée de Christophe. Lorsque nous sommes venus nous installer ici, j'étais complètement déboussolée. Elle a agi comme une grande sœur protectrice envers moi, elle m'a prise sous son aile. Je lui en serai éternellement reconnaissante, même si, parfois, ce qu'elle pense faire « pour mon bien » va à l'encontre de ce dont j'ai envie. Je ne me sens pas le droit de la contrarier, elle a toujours été présente pour moi, pour Alex.

Alex, mon fils unique, parti si loin de moi.

J'écoute les messages sur le répondeur. À part deux de Nathalie, « Je vais faire sonner toutes les dix minutes jusqu'à ce que tu décroches ! » et « Je t'avertis, si tu ne réponds pas, j'arrive ! », aucun autre.

Aujourd'hui, cela fait trois semaines que je n'ai pas de nouvelles de mon fils. Trois semaines à ne pouvoir m'empêcher d'imaginer le pire, à essayer de contenir mon angoisse. Je la sens monter d'heure en heure, de jour en jour. Je sais qu'il y aura un moment où elle m'emportera comme un raz de marée, et je ne contrôlerai plus rien.

Je me traîne jusqu'à la cuisine. J'ai l'impression de marcher dans du coton.

Sur la table, Christophe a préparé un plateau de petit déjeuner à mon intention. Toasts avec beurre, miel et confiture d'oranges, bouteille thermos avec du café, et un petit pot de lait. Le tout, agrémenté d'une rose rouge qu'il a dû cueillir ce matin tôt dans le jardin. Il a griffonné un petit mot : « Je regrette de ne pas être avec toi pour fêter ton anniversaire, je me rattraperai le week-end prochain. Bisous, je t'aime. À ce soir ! »

Je grimace un petit sourire coupable. Je dois convenir que j'ai un mari gentil et attentionné. Le mari idéal. Mais je ne suis malheureusement pas à la hauteur de ses espérances. Il aurait mérité de rencontrer quelqu'un de plus stable, plus équilibré. Une femme sur laquelle il aurait pu compter.

Au lieu de cela, c'est de moi qu'il est tombé amoureux. Celle qui ne parlait à personne, qui aurait aimé vivre dans un trou de souris, qui passait son temps seule dans un coin avec sa planche à dessin. C'était une idée de Maman, ce stage pour devenir animatrice de centre de vacances. Soi-disant que la prise de responsabilité me donnerait de l'assurance. Chose qui me faisait particulièrement défaut.

Au lycée, j'étais une très bonne élève. Mais uniquement à l'écrit ! Incapable d'aligner deux mots à l'oral. Quand un professeur m'interrogeait, j'avais l'impression que mon cœur allait sortir de ma poitrine, j'avais des bourdonnements dans les oreilles et je n'arrivais pas à prononcer des paroles cohérentes. Un véritable handicap. Pour couronner le tout, je ne parvenais pas à avaler quoi que ce soit les jours précédents les examens. Je ne gardais rien dans l'estomac, pas même les médicaments qui auraient pu au moins calmer les symptômes de mon stress, à défaut de me donner les bonnes réponses.

— Tu devrais participer à ce stage de préparation du Bafa, m'avait dit maman. C'est très sympa, on passe des soirées entre jeunes, on organise des jeux, on se fait plein de copains. Devenir animatrice en centre de loisirs m'a fait beaucoup de bien quand j'étais jeune. Tu sais, j'étais un peu comme toi !

Un peu. C'est là toute la différence. Je m'étais recroquevillée :

— Je n'y arriverai jamais !

— Si tu n'obtiens pas le diplôme, ce n'est pas grave. Tu ne feras que ce que tu voudras, ce dont tu te sentiras capable. Il n'y aura pas de pression. Ce n'est pas l'oral du baccalauréat !

Elle m'avait serrée dans ses bras avant de continuer :

— Et si tu réussis à avoir ton diplôme, tu pourras travailler au centre aéré cet été. Comme ça, tu pourras t'offrir les cours de dessin dont ton père ne veut pas entendre parler !

Je crois que c'est ce qui m'avait décidée. La poursuite de mes études était un sujet de discorde entre mon père et moi. Il voulait que je devienne expert-comptable comme lui pour prendre la suite dans son cabinet, et moi, je voulais devenir dessinatrice de bande dessinée. Le grand écart !

En réalité, rien de ce que j'imaginais ne s'est produit.

La seule chose qui est arrivée, c'est que j'ai rencontré Christophe – ou plutôt l'inverse – lors de ce stage dans lequel il était formateur. Alors que la plupart des filles essayaient d'attirer son attention, il m'a remarquée, moi, qui essayais de me rendre invisible par tous les moyens. Encore aujourd'hui, je me demande bien ce qui a pu l'attirer.

La vue des toasts me soulève le cœur. Si Christophe était là, je m'obligerais à en grignoter un petit morceau, je boirais le café au lait qu'il a préparé. Mais heureusement, il est parti au travail. Depuis de nombreuses années maintenant, j'ai un mari gentil et attentionné, qui me prépare le petit déjeuner chaque matin, lorsqu'il est à la maison. Petit déjeuner que, pour lui faire plaisir, j'avale tant bien que mal. Je n'ai jamais osé lui avouer que je préférerais le thé, maintenant.

Je vide la bouteille thermos dans l'évier et jette les toasts dans la poubelle. Ce matin encore, je sens que la nourriture ne passera pas. Cela fait plusieurs jours que je ne parviens pas à avaler quoi que ce soit. Depuis que mon niveau d'angoisse a atteint le niveau trois sur mon échelle personnelle.

C'est pourquoi je préférerais rester seule aujourd'hui. La présence de Christophe ou de Nathalie m'oblige à développer toute une stratégie. Faire semblant de manger. Détourner leur attention de mon assiette. Ou bien repérer des toilettes proches.

Le brouillard dans mon cerveau est toujours bien présent. Quelquefois, il ne se dissipe que tard dans l'après-midi. Je n'ai pas envie que Nathalie me trouve dans cet état. M'inviter au restaurant aujourd'hui n'est pas la meilleure idée qu'elle ait eue !

Je me traîne vers la salle de bains : une douche énergique pourra peut-être m'éclaircir les idées. Au passage, je vérifie encore une fois si Alex n'a pas laissé de message. Je sais que j'ai déjà écouté le répondeur, que le téléphone n'a pas sonné depuis que j'ai répondu à Nathalie, mais je ne peux m'empêcher de le faire. Je fonctionne comme ça : capable de refaire dix fois la même vérification pour être sûre de moi.

Je reste un quart d'heure sous le jet, alternant eau froide, eau brûlante, et lorsque je sors de la douche, il me semble que j'ai les idées plus claires. En réalité, une seule idée plus claire : aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Alex me l'a toujours souhaité.

Alors, s'il ne m'a pas appelée ce soir, c'est qu'il lui est arrivé quelque chose de grave.

3

Selon les jours, ou selon ses horaires de travail, il utilise les transports en commun. Mais la plupart du temps, il rejoint le Vieux-Port en courant.

Sept ou huit kilomètres, en fonction du chemin emprunté, cela ne lui fait pas peur. Il traverse au pas de course les arrondissements de Marseille. Il longe des boulevards bordés

d'habitations plus ou moins cossues, plus ou moins entretenues, selon le quartier où elles se situent. Avenue Roger-Salengro, il perçoit plus nettement le bruit de la mer par-dessus celui de la circulation. Il accélère la cadence.

Il en a traversé, des mers et des océans, lorsqu'il était en mission avec le groupe. Mais celle-ci, c'est la sienne. Il lui trouve une odeur particulière, un goût particulier. Ceux des souvenirs d'enfance.

Le Vieux-Port a bien changé, depuis toutes ces années. Aujourd'hui, avec les nouveaux aménagements, il est envahi par les touristes. Les petits bistrots ont laissé la place aux restaurants branchés. Mais les anciens habitants ont gardé leurs habitudes. Il suffit de monter quelques marches, longer quelques ruelles pour retrouver les petits cafés et leur clientèle locale.

C'est dans un de ces bars que Marco a établi son quartier général.

À leur retour en France, chaque membre du groupe a tenté sa réinsertion. Fred a repris le bar de son oncle. C'est lui qui loue l'étage à Marco, qui a créé sa société de gardiennage. Société dans laquelle Momo et lui ont été les premiers employés.

Il pousse la porte du bar qui sent la fumée refroidie. L'interdiction de la cigarette dans les lieux recevant du public n'est pas parvenue jusqu'ici. Ni les inspecteurs qui contrôlent son application. Tout le monde s'en fout. Fred le premier. Pour lui, il y a assez de cafés dans le coin pour que chacun ait le choix. Son bar, c'est pour les paumés, ceux qui n'arrivent pas à décrocher, ceux pour qui la vie ne vaut d'être vécue qu'au travers d'un rideau de fumée.

À cette heure matinale, seulement deux clients sont présents. Un employé de bureau venu boire un café et lire le journal avant de commencer sa journée, et un habitué, déjà attablé devant son verre de vin blanc.

Fred se penche au-dessus du comptoir pour lui serrer la main :
— Salut, Camé. Il est dans la salle de billard !

L'employé quitte un instant des yeux la rubrique des sports pour le fixer par le biais du miroir. L'énoncé de son surnom fait

toujours cet effet. Se faire appeler Camé et habiter les cités Nord de Marseille, ça te catalogue un homme !

Lorsque Camé se retourne pour lui faire face, l'homme se replonge dans la lecture de la rubrique des sports. L'image devant ses yeux ne correspond pas à ce qu'il pouvait imaginer, cela ne l'intéresse plus.

L'espace d'un instant, Camé regrette d'avoir mis ses lentilles de contact. Un long regard de ses yeux morts, et l'homme aurait été traumatisé toute la journée.

Mais voilà, si les copains l'ont surnommé comme ça, c'est grâce à sa faculté de se fondre dans le paysage, quel qu'il soit. De s'adapter, de devenir transparent. Camé, cela n'a pas de rapport avec ce qui se vend en cachette dans la cité. Camé, c'est le raccourci de Caméléon.

Camé pousse la porte de la salle de billard. Un nom bien pompeux pour une salle qui a tout juste la place de contenir une table et quelques tabourets. Momo et Marco sont en train de jouer.

— Salut, Camé. Tu veux faire une partie ?

— Je croyais que vous aviez besoin de moi de toute urgence !

Marco regarde sa montre :

— Tu as le temps ! Il faut que tu sois dans deux heures au Centre-Bourse. J'y ai collé un petit nouveau, mais ce serait bien que tu lui montres un peu comment on fonctionne.

— Momo ne pouvait pas le faire ?

L'intéressé proteste :

— Je viens de passer la nuit au boulot. Si je ne rentre pas chez moi, ma femme va encore faire une crise !

— Qu'est-ce que tu fous encore ici, alors ?

— Eh, oh ! J'ai bien le droit de me détendre un peu, non ? Si tu crois que c'est de tout repos, chez moi, avec les gosses et tout !

Momo est le seul d'entre eux qui s'est casé, à leur retour. Une femme, et deux gosses, dans la foulée. Les autres, ils ne se veulent qu'en transit. Dans l'attente de repartir un jour.

Camé hausse les épaules. Il peut comprendre. La salle de billard, c'est un endroit qui n'appartient qu'à eux, leur cabane de gosses, où on partage ses souvenirs, où on échafaude des projets, des rêves qu'on n'accomplira pas. Car ils ne repartiront jamais, Fred, Momo, Marco... Lui, oui. Plus rien ne le retient ici. Dès qu'il a suffisamment d'argent, il met les voiles.

— Je vais prendre une douche !

À l'étage, Marco a installé son bureau et des casiers pour ses employés. Camé sort du sien des vêtements propres et sa tenue de travail. Il la laisse ici. Il se voit mal se balader en uniforme de vigile dans la cité. Rien de tel pour focaliser l'agressivité de certains habitants.

Avant de descendre rejoindre les autres, il jette un coup d'œil sur le planning. Marco a fait fort. Sous le prétexte de former les nouveaux, il mobilise les anciens presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et les anciens ne sont pas nombreux. Deux sur quatre, puisque Fred est trop occupé par son bar, et Marco par son entreprise :

— C'est du temporaire. Dès qu'ils sont au top, je vous lâche. Momo récupérera en RTT – ça fera plaisir à sa femme – et toi, en heures sup, si tu veux. Tu doubleras ton salaire !

Même s'il doublait son salaire chaque mois, ce ne serait pas suffisant pour mener à terme ses projets. Heureusement, il a un autre travail. Officieux et discret, celui-ci.

Cependant, pour l'accomplir, il lui faut du temps libre !

4

Nathalie s'affaire dans la cuisine pour préparer le repas des enfants. Perdue dans ses pensées, elle épluche machinalement des pommes de terre.

Aujourd'hui, ce sera purée et poisson pané. Malgré les recommandations de Sophie, leur mère. C'est le dilemme des grand-mères : faut-il passer les repas à se battre contre les petits-enfants pour leur faire avaler des haricots verts ou leur cuisiner ce qu'ils aiment ?

Elle, elle a choisi son camp. C'est aux parents d'éduquer le goût de leurs enfants. Les repas doivent être un moment de plaisir. Elle considère qu'elle ne les voit pas assez souvent pour transformer ces moments en calvaire.

Enfin, elle ne les voyait pas assez souvent. Elle n'avait pas imaginé que sa fille quitterait son compagnon et reviendrait s'installer ici avec Tom et Linaly. Voilà trois semaines que Sophie est revenue à la maison, elle ne semble pas prête à vouloir repartir. Elle a même inscrit les enfants à l'école du village, toute proche. Elle part travailler le matin tôt, et rentre le soir épuisée. Pas question d'avoir une conversation sérieuse avec elle à ce moment-là. Ni même le week-end, d'ailleurs, où elle profite de la situation, ne se levant que pour mettre les pieds sous la table ou pour sortir avec ses copines.

Si par malheur Nathalie a la mauvaise idée de lui demander ce qu'elle compte faire, si la situation va durer, elle se renferme. Ou bien, elle se met en colère, et part en claquant la porte.

Nathalie soupire. Elle a trop gâté ses propres enfants. Entre Sophie qui ne supporte pas qu'on la contrarie, et Clément, qui passe sa vie avachi sur un canapé au lieu de chercher du travail, elle croit revivre la pire période de leur adolescence. Alors qu'elle imaginait être sortie de tout ça, avoir enfin du temps pour elle. Et pour Isabelle.

Depuis, elle jongle avec les horaires, de classe, de repas, de bain, de coucher, de lever, de tout. Toujours à regarder sa montre !

Onze heures. Elle sort de la cuisine, traverse la maison et ouvre la porte de la chambre de son fils :

— Clément, lève-toi !

Il se tourne de l'autre côté en grognant. Il a encore dû passer la moitié de la nuit sur son ordinateur ou sa console de jeux. Elle hausse le ton :

— Clément, il est tard. Aujourd'hui, c'est toi qui vas chercher les petits à l'école. J'emmène Isabelle au restaurant, c'est son anniversaire !

— Laisse-moi, j'ai sommeil.

Nathalie sent monter la colère. Elle traverse la chambre, ouvre la fenêtre en grand et menace :

— Si tu n'es pas levé dans cinq minutes, je jette ta console par la fenêtre. Je te préviens que je ne plaisante pas.

Elle repart en claquant la porte. Trop, c'est trop. Là, elle est à saturation. Normalement, un enfant, ça doit prendre son indépendance ! Pas venir pourrir la vie de ses parents, qui ont galéré bon nombre d'années pour l'élever, lui faire suivre des études, obtenir un diplôme !

Elle respire trois fois, profondément. Les choses doivent changer, les choses vont changer.

Clément arrive en traînant les pieds. Apparemment, il a senti qu'il valait mieux filer doux, aujourd'hui. Il plie son mètre quatre-vingt-dix pour lui faire une bise sur la joue :

— B'jour, Mam.

Nathalie s'oblige à se calmer. Si Sophie est toujours prête à éclater, Clément, lui, est à la limite de l'apathie. Il ne sert à rien de vouloir le bousculer, on obtient l'effet contraire. Quelquefois, elle a l'impression de se retrouver face à un aï, ce mammifère d'Amérique du Sud très très lent, qu'elle a eu l'occasion de voir lors d'un voyage avec Charles.

— Les enfants sortent à midi moins le quart. Ce serait bien que tu ne sois pas en retard. Ils sont un peu perdus, en ce moment.

— OK, Mam. Je déjeune et je me prépare.

— Je te signale qu'il est déjà onze heures et quart. Il faut que tu passes à table avec eux à midi. Sinon, ils ne vont rien

manger. J'ai préparé le repas, tu n'auras qu'à le mettre au micro-ondes.

Clément ingurgite un deuxième croissant dans son bol de café.

— T'inquiète. J'ai l'habitude. Y a quoi, à manger, à midi ?

— Purée, poisson pané et yaourt. Après, tu les mets à la sieste. Dans leur chambre, pas sur le canapé devant la télé !

— OK. Compris !

Nathalie le regarde repartir en traînant les pieds. Qui aurait cru que son petit garçon, si vif, si intelligent, deviendrait sur le tard ce grand échalas, aux jambes et aux bras interminables, capable de faire six repas par jour sans prendre une once de graisse ? Il est peut-être là, le problème. Ce grand corps dont il ne sait que faire, qu'il porte comme un vêtement mal ajusté.

Nathalie regarde à nouveau sa montre. Elle est en retard, Isabelle va s'inquiéter de ne pas la voir arriver, et elle n'a pas besoin de ça.

C'est réellement une mauvaise période pour elle. Tout d'abord, cet anniversaire qui ravive de mauvais souvenirs. Et puis Alex qui la laisse sans nouvelles.

La vie réserve parfois de drôles de surprises. Si on lui avait dit que ses enfants seraient encore à la maison à vingt-cinq et vingt-huit ans, elle ne l'aurait jamais cru. Comme elle n'aurait jamais imaginé ce que ferait Alexandre, ce petit gamin chétif et toujours collé à sa mère. Elle se souvient encore lorsqu'elle conseillait Isabelle, angoissée permanente, qui ne supportait pas d'être séparée de son fils. « Il faudrait que tu parviennes à couper le cordon ombilical, ma chérie ! »

Alexandre ne l'a pas coupé, il l'a arraché.

Il est parti il y a dix-huit mois en Chine, pour un stage de six mois.

Il n'en est jamais revenu.

J'hésite longtemps devant la penderie pour savoir comment m'habiller. Nathalie n'a pas voulu me dire où on allait, et je ne sais pas quelle sera la tenue la plus adaptée.

J'opte pour des jeans et un gros pull col roulé. En ce moment, c'est ma tenue habituelle pour sortir. Ce sont les seuls vêtements dans lesquels je me sens bien, une sorte de carapace protectrice, chaude et confortable. Pour marquer la différence avec les autres jours, ceux où je n'ai pas la chance d'être invitée au restaurant, j'ai chaussé des bottines à talon. Ce qui n'est pas le meilleur choix pour gravir le sentier qui me conduit chez Nathalie.

Elle m'a appelée pour dire qu'elle n'était pas tout à fait prête, que je devais la rejoindre chez elle. De là, on partirait avec sa voiture.

J'ai failli refuser. J'aurais aimé rester le plus longtemps possible à proximité du téléphone. Puis j'ai réalisé qu'Alex appelait rarement sur le fixe ou sur le portable. Quelquefois, il envoyait un SMS, mais la plupart du temps, j'avais de ses nouvelles par Skype. J'ai vite allumé ma tablette et cliqué sur l'icône de l'application. Pas de message, pas d'appel en absence. J'ai revérifié sur mon portable, pas de SMS non plus. Alex, mon chéri, où es-tu ?

Tout en marchant, j'inspire et expire profondément. J'ai les mains qui tremblent, l'estomac noué, envie de vomir. Pas les conditions idéales pour aller au restaurant fêter mon anniversaire ! Quarante-deux ans, pour moi, c'est un âge fatidique.

Quarante-deux ans, c'est l'âge qu'avait ma mère quand elle est morte.

Je me souviens de l'anniversaire de Maman comme si c'était hier. C'était un vendredi, on s'était donné rendez-vous dans une brasserie près de son lieu de travail. On mangeait souvent

ensemble, le vendredi. Je n'avais pas cours l'après-midi. Je prenais le bus pour la rejoindre, puis, lorsqu'elle repartait travailler, je rentrais à l'appartement où nous nous étions installés, Christophe et moi.

On s'était assises à notre place habituelle, un peu cachées derrière une plante verte. Elle m'avait lancé un regard mi-amusé, mi-interrogateur :

— Toi, tu as quelque chose à me dire !

Je lui avais tendu un paquet cadeau :

— Bon anniversaire, Maman.

Avec angoisse, je l'avais regardée dénouer le ruban, j'avais observé l'expression de son visage tandis qu'elle sortait du paquet une pelote de laine et des aiguilles. Son regard d'incompréhension. J'avais murmuré :

— Tu vas être grand-mère, Maman !

Alors, elle m'avait adressé un sourire radieux :

— C'est le plus beau cadeau que tu pouvais me faire !

Se doutait-elle à ce moment-là qu'elle ne connaîtrait jamais son petit-fils ? Que dans son ventre à elle, ce n'était pas la vie qui grossissait ?

Je sens des larmes qui coulent sur mes joues. J'essuie les traînées noires avec un mouchoir en papier. Zut, pour une fois que je m'étais maquillée !

Comme d'habitude, Clément est affalé sur le canapé, devant la télévision.

— Bonjour, Clément. Tu vas bien ?

— Jour, Tatïe. Ouais, ça baigne.

Nathalie surgit dans le salon. Fraîche, pimpante, maquillée, brushing impeccable, on ne dirait pas qu'elle a dix ans de plus que moi. À côté, je me sens vieille, fripée.

— Ça baignera encore mieux lorsque tu seras allé chercher tes neveux. C'est l'heure !

— Ça va, ça va. Ils vont pas s'envoler !

Il va vers sa chambre en traînant les pieds, et revient, aussi nonchalamment, un bonnet multicolore sur la tête. Nathalie soupire :

— Il va me rendre folle. Il ne fait rien de ses journées, et quand on lui demande quelque chose, on dirait que c'est une épreuve insurmontable.

Clément hausse les épaules :

— Ciao, Tatïe. Bon anniversaire.

— Merci, mon grand.

Les larmes me montent aux yeux. Je suis émue que mon grand neveu, économe de gestes, économe de mots, pense à me souhaiter mon anniversaire. Cela rend d'autant plus difficile à digérer le fait qu'Alex ne l'ait toujours pas fait. Mon angoisse augmente d'un cran.

Nathalie vérifie les fermetures des portes-fenêtres et branche l'alarme.

— J'espère qu'il a pensé à ses clefs ! Je suis prête, on y va ?

Installée sur le siège passager, je ferme les yeux. Je donnerais tout pour me retrouver au fond de mon lit. Maintenant, j'ai mal au ventre, des spasmes douloureux qui me tétanisent. Est-ce que ce sont les premiers signes d'une maladie incurable comme celle qui a emporté ma mère ? Est-ce qu'aujourd'hui je fête mon dernier anniversaire ? Est-ce que je reverrai un jour Alex ?

Tout en conduisant, Nathalie me jette des coups d'œil inquiets :

— Tu ne te sens pas bien ?

— Je ne suis pas très en forme. Je crois que j'aurais dû rester à la maison.

— Pas question. On l'a décidée depuis longtemps, cette petite virée pour ton anniversaire. Cela va nous faire du bien à toutes les deux. Avec les enfants à la maison, je n'ai plus un moment pour souffler !

Je serre les dents pour ne pas pleurer. Elle ne connaît pas sa chance de les avoir auprès d'elle !

Elle semble deviner le fond de ma pensée :

— Alex ne t’a pas encore appelée ?
 Je ravale mes larmes :
 — Pas encore. C’est pour cela que je ne voulais pas sortir. Je voulais attendre qu’il me contacte.
 — À quelle heure vous communiquez, habituellement ?
 — Tôt le matin – là-bas, c’est l’après-midi – ou tard le soir.
 — Alors, ne t’inquiète pas, on sera rentrées avant son appel !
 Je gémis :
 — Cela fait trois semaines que je n’ai plus de nouvelles. J’ai peur qu’il lui soit arrivé quelque chose !
 — S’il lui était arrivé quelque chose, comme tu dis, tu le saurais !
 — Comment ? Je ne connais personne là-bas que je pourrais contacter.
 — Mais lui, il connaît des gens. Il a des amis à qui il a dû parler de vous, il a un employeur qui doit avoir vos coordonnées. C’est bien arrivé d’autres fois qu’il ne donne pas de nouvelles. À chaque fois, il y avait une bonne raison, et il allait bien, n’est-ce pas ? Alors, pourquoi envisager le pire ?
 Que répondre à ça !
 Moi, je ne me souviens pas qu’Alex soit resté si longtemps sans m’appeler.
 Et si j’envisage le pire, c’est parce qu’il arrivera forcément un jour. Je l’envisage parce que, ce jour-là, je veux y être préparée. Je l’envisage parce que je ne sais pas fonctionner autrement.
 Nathalie lâche le volant pour poser sa main sur la mienne :
 — Tu vas voir que ce soir, Alex va te souhaiter ton anniversaire. C’est une chose qu’il n’a jamais oubliée !
 Elle veut me rassurer, mais ses paroles produisent l’effet contraire. Habituellement, Alex est un des premiers à y penser. Même pour celui de l’an dernier, alors qu’il était déjà en Chine. J’avais trouvé son message au saut du lit.
 Je me ratatine dans le siège. On peut appeler cela une intuition, mais j’ai un mauvais pressentiment.

Nathalie se gare sur un parking.
 — Je dois récupérer des résultats au labo, et puis on va directement au resto. Après, j’ai une surprise pour toi !
 Je me replie un peu plus sur moi-même : j’ai horreur des surprises, je n’aime pas les cadeaux. En faire, oui. J’aime donner, mais je n’aime pas recevoir. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être par peur d’être déçue en défaisant le paquet, et que cela se voie sur mon visage !
 Christophe le sait depuis longtemps. Aussi, dès qu’il comprend que quelque chose me plaît, il me l’offre pour mon anniversaire. Même si c’est plusieurs mois avant !
 C’est le cas de ce qu’il m’a offert cette année : un petit pendentif en or en forme de chat. Il me l’a acheté au mois de janvier, mais je n’ai ouvert le paquet qu’hier soir, quand il était encore là. Il a voulu qu’on attende minuit passé – « C’est rare que je sois là le jour exact de ton anniversaire » – pour boire une coupe de champagne et déballer mon cadeau, tout en jouant la surprise !
 Nathalie revient avec, à la main, une grosse enveloppe de résultats d’analyses. Elle les feuillette avant de les fourrer dans son sac. Je la regarde, surprise et angoissée :
 — Tu es malade ? Pourquoi as-tu fait des analyses ?
 — Non, je vais bien. J’ai juste fait des examens complets pour remplir un dossier de donneur volontaire. Don de moelle osseuse, don d’organes, et autres.
 Je frissonne. Rien que de penser aux hôpitaux, à leur odeur, aux blouses, au sang, cela me donne le vertige. Nathalie s’en aperçoit :
 — Ne te fais pas de souci pour moi. Je connais des tas de gens qui se sont inscrits pour donner leur moelle osseuse, et aucun ne l’a fait pour l’instant. Quant au don d’organes, eh bien, autant que je serve à quelque chose quand je serai morte !
 Je sens que j’ai le cœur au bord des lèvres. Comme si on pouvait imaginer la vie sans elle !

Je dois être encore très pâle lorsque nous arrivons à L'Isle-sur-la-Sorgue. Nathalie arrête la voiture sur le parking du Partage des Eaux, un endroit que j'aime beaucoup.

— Viens, on va marcher un peu au bord de la Sorgue avant d'aller manger. Cela nous oxygénera avant de nous enfermer au restaurant.

Le Partage des Eaux est un lieu magique en plein été. Il est plus fréquenté par les gens du cru que par les touristes. Les L'Islois viennent y rechercher un peu de calme et de fraîcheur en période de canicule. Là, la rivière s'étale tranquillement, paresseusement, avant de se séparer en plusieurs bras qui vont traverser la ville et en faire tout le charme.

Je remplis mes poumons de cet air chargé de l'odeur particulière de la Sorgue. Je me penche au-dessus de l'eau vert émeraude, transparente, dans laquelle nagent de petits poissons. J'ai toujours été attirée par cette rivière. Même si ses caprices m'effraient quelquefois. Nathalie m'attrape par l'épaule :

— Ce n'est peut-être pas le moment de prendre un bain !

Je me recule précipitamment en poussant un cri de terreur. Au fond de l'eau, je viens de voir un cadavre, immobile, les yeux grands ouverts.

6

— Mamie, Mamie !

Tom et Linaly tournent comme des mouches autour de Nathalie. Elle se penche pour les embrasser :

— Comment ça va, mes petits chéris ? C'était bien, l'école ? Tonton Clément s'est bien occupé de vous ?

— Oui ! Mais maintenant, il joue sur son téléphone et nous, on a faim !

Nathalie pousse la porte de Clément :

— C'est comme ça que tu les surveilles ?

— C'est bon ! Ils jouaient dans leur chambre, j'avais laissé la porte ouverte !

— Tu aurais pu leur donner à goûter.

— Tu m'avais pas dit !

Elle n'insiste pas. Comme d'habitude, elle râle que son fils soit aussi fainéant, qu'il prenne aussi peu d'initiatives, mais elle craint toujours d'être trop exigeante.

Elle se rend dans la cuisine, sort du placard de la pâte à tartiner au chocolat et des brioches qu'elle recouvre généreusement.

— Tom, Linaly, venez avec moi. Je vais vous installer devant la télévision.

Sophie ne serait pas contente. D'un seul coup, elle enfreint toutes les règles imposées par sa fille : trop de sucre et de graisses saturées, trop d'écran.

Mais Sophie n'est pas là, et Nathalie a besoin de calme pour réfléchir. Les enfants sont ravis. Ils se jettent sur le canapé en cuir blanc qui ne devrait pas sortir indemne de leur passage.

Elle retourne dans la cuisine et se sert une grosse cuillère de pâte au chocolat. Mauvais pour la ligne, mais si bon pour le moral. Enfin, sur le coup ! Parce qu'après, elle le regrette infiniment !

Elle remplit un mug de café avec un nuage de lait, puis se laisse tomber sur une chaise. Elle se sent épuisée, et la journée n'est pas terminée.

Elle qui pensait pouvoir distraire sa belle-sœur, transformer ce maudit anniversaire en quelque chose de moins amer, n'y est pas parvenue. Ce repas au restaurant n'était pas une bonne idée. Isabelle ne va pas bien du tout, pas la peine d'être devin pour s'en apercevoir. Elle l'a rarement vue dans cet état : amaigrie, des cernes bleus sous les yeux, le regard éteint. Peut-être lors de leur première rencontre, lorsque Christophe l'avait ramenée pour la lui confier.

À ce moment-là, ils habitaient dans le nord de la France, d'où Isabelle était originaire. Son diplôme d'ingénieur en poche, Christophe y avait trouvé du travail.

Mais après le décès de sa mère, suivi de la naissance d'Alexandre, Isabelle avait perdu pied. Très inquiet à son sujet, Christophe avait eu l'idée de revenir s'installer au village, dans la maison familiale. Bien sûr, cela lui demandait quelques sacrifices : depuis, il prenait le train chaque lundi pour aller travailler et ne rentrait que le vendredi. Pas idéal pour une vie de couple, une vie de famille, mais au moins, il avait l'esprit tranquille. Sa grande sœur veillait sur sa femme et son fils.

Nathalie est une optimiste née. Heureusement, car il lui en a fallu, de l'énergie et de l'optimisme, pour tirer sa jeune belle-sœur du marasme dans lequel elle se trouvait. Et puis, à l'époque, elle était encore jeune et se sentait investie d'une mission.

Petit à petit, elle était parvenue à redonner une fragile confiance à Isabelle. Le goût de vivre, c'était Alexandre qui s'en était chargé.

C'est pourquoi, depuis son départ, Isabelle semble se consumer de l'intérieur.

— Mamie, Mamie, encore !

Linaly se tient sur le pas de la porte, les joues barbouillées de chocolat. Nathalie la prend sur ses genoux :

— Non, ma puce. Après, tu n'auras plus faim pour la soupe.

— Un câlin, alors !

Nathalie sourit. Elle nettoie le visage de la petite fille avec un mouchoir en papier puis la serre contre elle. Linaly prend son pouce dans sa bouche et se blottit contre sa grand-mère. Nathalie soupire. Sophie n'est pas tendre avec ses enfants. Toujours énervée, toujours en colère contre tout et tout le monde. Préoccupée par ses problèmes personnels, elle ne réalise pas qu'ils ont besoin de tout son amour pour grandir. Comme tous les enfants.

Cette pensée la ramène à Alex. Il n'a pas manqué d'amour, lui. Sa mère lui a donné tout le sien. Au détriment de son mari. Combien de fois Christophe est-il venu s'épancher auprès de sa grande sœur sur cette situation. Présent uniquement du vendredi soir au lundi matin, il avait vu sa place dans sa famille se réduire petit à petit. Bien sûr, Isabelle et Alex semblaient heureux de le voir chaque week-end. Cependant, ils avaient déjà tout planifié sans lui.

Alexandre avait grandi dans les jupes de sa mère, enfant timide, réservé, calme et posé. Même durant les années fac, il était resté là, préférant prendre le bus matin et soir plutôt que de quitter sa maison.

Mais il avait une passion : la Chine. Tout jeune, déjà, il avait insisté pour prendre des cours de chinois. À l'âge où ses copains passaient leur temps sur des consoles de jeux après les cours, il faisait des exercices de mandarin par correspondance. Au moment où ils couraient sur un stade de rugby ou de foot, lui dessinait au pinceau des idéogrammes compliqués. Aussi, lorsqu'un stage de six mois en Chine lui avait été proposé durant sa dernière année d'études, il avait immédiatement sauté sur l'occasion.

Coup dur pour Isabelle. Elle avait accepté à contrecœur, consciente qu'il réalisait un rêve. Ce qu'elle n'avait pas digéré, c'est qu'il ne revienne pas à la fin du stage.

Nathalie écarte doucement Linaly :

— Ça va, ma puce ? J'aimerais que tu ailles voir la télévision avec ton frère, maintenant. Il faut que je téléphone.

Depuis, chaque jour, Isabelle semble dépérir un peu plus. Elle pâlit, maigrit, comme si elle se consumait de l'intérieur. Au restaurant, elle n'a rien mangé. Rien n'a semblé l'intéresser, ni dans la conversation ni dans leur promenade dans les rues de L'Isle. La seule chose qui l'a fait réagir, c'est lorsqu'elle a cru voir un noyé là où il n'y avait que des algues. Et sa réaction a été de la panique à l'état pur.

La situation semble trop grave, aujourd'hui. Il faut qu'elle en parle sans plus attendre à Christophe : Isabelle a besoin de se faire aider. Et pas par elle. Elle devrait peut-être consulter un professionnel.

Cinq minutes plus tard, elle raccroche violemment le téléphone. Non, mais, pour qui elle se prend, cette secrétaire ! Elle l'a éconduite comme une malpropre. Il y a des gens qui ne savent pas se tenir à leur place. Il faudra qu'elle en touche deux mots à Christophe. À condition qu'il rappelle. À condition que sa secrétaire daigne transmettre le message.

Elle reprend le téléphone et compose le numéro d'Isabelle. Une, deux, trois... dix sonneries, le répondeur se déclenche. Nathalie raccroche et recommence. Elle recommencera dix, vingt fois s'il le faut. Et si elle n'a toujours pas de réponse, elle prendra sa voiture et ira tambouriner à la porte.

Tandis que le téléphone sonne à nouveau dans le vide, elle ne peut s'empêcher d'établir une relation entre certains événements : la mère d'Isabelle, dépressive, s'est suicidée alors qu'elle avait quarante-deux ans. Isabelle a le même âge aujourd'hui. Vu l'état mental dans lequel elle se trouve aujourd'hui, y aurait-il un risque que la tragédie se répète ?

7

Chez moi, l'incertitude est le terreau de l'angoisse.

Bien nourrie, elle s'épanouit, s'étend jusqu'à remplir tout l'espace intérieur d'un individu.

Chez moi, elle s'étale en couches successives, plus ou moins nombreuses selon le degré qu'elle finit par atteindre.

Cela commence par le ventre. Des crampes, des douleurs qui m'incitent à rester allongée, couchée en chien de fusil. Ensuite,

l'estomac, qui se serre, qui se noue. Je ne parviens plus à avaler quoi que ce soit, et si par hasard je me force, je sais que les nausées me feront courir aux toilettes. Cela continue par la poitrine, la gorge. Tout se crispe, se comprime, l'air ne passe plus, je dois fournir des efforts pour respirer. Et lorsque le degré d'angoisse atteindra mon cerveau, je perdrai le contrôle. Cette perspective m'effraie.

Je crois me souvenir que cela ne m'est arrivé qu'une fois. Mais c'était si déstabilisant, si effrayant pour mon entourage que Christophe a pris la décision de nous rapatrier, Alex et moi, auprès de sa sœur.

Pas de psychothérapie – je n'en ai jamais voulu, je ne suis pas folle ! –, mais un traitement médical adapté, et un changement radical de région, de maison, de vie. Une belle-sœur, mélange de grande sœur et de maman, qui nous a pris sous son aile. S'en est suivi un lent retour à la normale.

Ce qui signifie niveau un ou deux pour moi sur mon échelle du stress.

Ensuite, petit à petit, je suis parvenue à gérer, à reprendre les choses en main. Quelques pointes, niveau trois ou quatre, lorsqu'Alex a passé le baccalauréat, ou le jour de son examen au permis de conduire, mais vite contrôlées.

Cependant, je dois reconnaître que, depuis le départ de mon fils, j'ai de plus en plus de mal. Surtout lorsque je n'ai pas de ses nouvelles. Je suis en combat perpétuel contre moi-même. Toutes les stratégies que je mettais en place perdent de leur efficacité. Cela ajoute à mon angoisse. Je suis épuisée. Je sens que je ne suis pas loin de m'avouer vaincue. Ce n'est qu'une question de jours, peut-être même d'heures !

Habituellement, les sorties avec Nathalie font partie de ces stratégies qui peuvent faire baisser mon niveau d'angoisse. M'oublier quelques heures, cesser de me focaliser sur ce qui me blesse. Elle m'entraîne dans des balades, en ville ou à la campagne, pour oxygéner mon corps, et des discussions sans fin pour aérer mon esprit.

Aujourd'hui, cela n'a pas marché. Malgré mes efforts, et les siens, je suis restée imperméable à toute tentative de distraction. Même lorsqu'elle m'a entraînée chez son amie Marie-Claude qui vient d'ouvrir une boutique. Une vraie caverne d'Ali Baba, mêlant art et artisanat, qui, en d'autres temps, m'aurait émerveillée.

Nathalie voulait que je m'y choisisse un cadeau. J'en ai été incapable, j'ai choisi n'importe quoi. J'avais devant les yeux l'image bien nette de cette morte flottant entre deux eaux, ses longs cheveux balayant son visage.

Alors que ce n'étaient que des algues. Des algues brunes et mon imagination.

À peine arrivée à la maison, je me suis précipitée sur le téléphone fixe, ignorant délibérément la petite voix qui me soufflait qu'Alex n'utiliserait jamais ce mode de communication. Bien entendu, pas de message.

Depuis, j'attends.

Cela fait dix fois que je vérifie que mon portable n'est plus en silencieux, que je n'ai pas reçu de nouveau SMS.

Recroquevillée sur le canapé, je n'allume pas la télévision, je n'éclaire pas la lumière. Je laisse les ombres envahir la maison, m'envelopper comme un linceul. Je m'accroche à la lueur blafarde de l'écran de mon smartphone comme un naufragé à une planche de secours. Sauvetage illusoire, les requins carnassiers se rapprochent de plus en plus.

Mon portable se met à sonner et vibrer en même temps. Je passe précipitamment mon doigt sur l'écran tactile, je suis fébrile, cela bascule si vite sur la messagerie. C'est Christophe :

— Bonsoir, ma chérie, comment vas-tu ?

J'essaie de cacher ma déception. Je coasse :

— Ça va.

— Qu'as-tu fait de beau, aujourd'hui ? Vous êtes allées au restaurant, avec Nathalie ? Elle t'a emmenée dans la boutique de son amie ? Ça s'est bien passé ? Raconte-moi !

Il enchaîne les questions. Il me connaît bien, il sait que ce n'est pas la grande forme. Me questionner, c'est sa façon à lui de vouloir me faire parler, de me faire évacuer une partie de mon stress. Je murmure d'une voix chevrotante :

— Oui, on a fait tout ce qui était prévu.

J'ajoute, au bord des larmes :

— Alex ne m'a pas appelée.

Au bout du fil, je l'entends soupirer. Il me parle lentement, en articulant chacun de ses mots, comme si j'étais une enfant qu'il faut raisonner :

— Tu te souviens bien ce qu'il nous a dit ? Il a dû partir dans une région très reculée, et il craignait qu'il soit difficile de communiquer quelque temps.

Je proteste :

— Mais il a dit aussi qu'il serait revenu pour mon anniversaire !

— Il a dit « aux alentours » de ton anniversaire ! Aux alentours ne veut pas dire le jour exact. Il a promis qu'il nous contacterait dès son retour, il va le faire, il l'a toujours fait.

Christophe trouve toujours les paroles apaisantes, rassurantes. Cela me fait du bien de l'entendre, mais je n'ai pas envie de prolonger indéfiniment le temps de la conversation. Je devrais dire du monologue : il parle, je réponds par onomatopées. Je ne voudrais pas rater l'appel de mon fils. S'il appelle...

Dès la communication terminée, je recommence à fixer l'écran. Je sens que mes angoisses reprennent le dessus.

Christophe a raison, cette attente peut encore durer. Cela ne sert à rien de rester là, à me ronger les sangs, sinon à me rendre de plus en plus malade d'inquiétude.

Il faut que je bouge, que je m'occupe l'esprit. Je me redresse, éclaire toutes les lampes, allume la télévision. Même si les informations télévisées ne sont pas la meilleure chose pour se remonter le moral, cela donne l'impression d'une compagnie. Je tombe sur un film de Pedro Almodovar. Dans le passage qui se déroule sous mes yeux, une mère doit

donner son accord pour prélever des organes sur son fils, décédé brutalement.

Cela me remet en mémoire l'abnégation de Nathalie, capable d'aller faire une batterie d'analyses pour s'inscrire sur un site de dons d'organes. Je ne sais pas si je serais capable de la même chose. Ce dont je suis sûre, c'est que je ne pourrais pas accepter qu'on touche mon fils s'il mourait. Rien qu'à cette idée, je me sens défaillir.

Pourvu que ces images ne soient pas prémonitoires !

Aussitôt, je zappe sur une autre chaîne, j'en choisis une qui diffuse des séries en continu. De vieilles séries amusantes, que je regardais avec Alex.

En reposant le mobile sur le canapé, je réalise que je n'ai pas écouté les messages de ce matin. Il y en avait trois. Ceux de Nathalie et de Christophe, je les efface sans les écouter. Je leur ai parlé depuis. Il reste celui de mon père :

« Francine se joint à moi pour te souhaiter un joyeux anniversaire. On est à Djerba, il fait très beau. J'espère que tu vas bien. Embrasse Christophe et Alex pour nous ! »

Ça, c'est bien mon père ! Embrasser Alex ! Est-ce qu'il a au moins réalisé que mon fils, son petit-fils, était parti à des milliers de kilomètres ? Je n'en suis pas sûre.

En y réfléchissant, je ne sais même pas si je le lui ai dit. Je ne vois plus mon père depuis longtemps. J'ai coupé les ponts lorsqu'il s'est remarié, deux ans après la mort de Maman. Je ne le lui ai jamais pardonné. Il persiste à m'appeler à chacun de mes anniversaires, et il m'envoie une carte pour le Nouvel An.

J'essaie de me concentrer sur ce qui se passe sur l'écran, mais c'est difficile. Je coince mes mains entre mes cuisses pour en reprendre le contrôle. On dirait qu'elles ont une vie autonome. Elles tremblent, elles font des gestes répétitifs, frottent, tapotent, grattent, lorsque je ne fais pas attention. Des gestes de vieille folle.

Il faudrait que je trouve une activité qui m'occupe l'esprit et les mains !

Je suis en train d'y réfléchir lorsque mon téléphone émet un signal. SMS.

Je me précipite, ouvre la boîte et – miracle ! – il est d'Alex.

Enfin ! Le soulagement est immédiat. Des milliers de petits nœuds, dans mon corps, dans ma tête, se dénouent, me laissant une sensation de bien-être. Pourtant, le message est court :

« Bon Anniversaire, Maman chérie. Regarde tes mails ! »

Ça, c'est une autre paire de manches. Je me précipite sur l'ordinateur, le mets en route, fais dix fois le tour de la pièce pendant qu'il se lance et clique enfin sur ma messagerie.

Entre les publicités pour certaines enseignes dont je suis cliente et celles pour sauver la planète, je trouve un court message venant de son adresse mail :

« Bon Anniversaire. Ouvre la pièce jointe ! »

La pièce jointe est une petite vidéo où apparaît mon fils. Assis en face de la caméra, il parle d'une voix mesurée.

Et ce qu'il me dit va changer radicalement ma vie.

8

Enchaîner des heures de surveillance tout en restant vigilant n'est pas à la portée de tout le monde.

Même si Camé n'est pas comme tout le monde, il trouve la journée interminable.

Se tenir à l'entrée d'une galerie marchande pour regarder le contenu des sacs est long et fastidieux. Apprendre au « nouveau » à repérer les gens qui peuvent poser problème est plus intéressant. Mais en ce début de semaine, les clients ne sont pas très nombreux, et aucun ne requiert une attention particulière.

En fin d'après-midi, Momo, accompagné d'une nouvelle recrue, vient le relayer.

Comme il n'a pas le temps de rentrer chez lui avant de prendre son prochain service, Camé décide de retourner chez Fred se reposer un peu.

Marco est en train de faire passer des entretiens d'embauche. Depuis les attentats, les demandes de surveillance privée ont explosé, et son entreprise est en plein essor. Il l'arrête au passage et le désigne aux futurs vigiles :

— Je vous présente Camé, le meilleur élément que je connaisse. Si vous avez la chance d'être formé par lui, je vous garantis que vous deviendrez un des plus performants du marché !

Camé se fend d'un petit sourire. Marco l'a toujours eu à la bonne. Les autres aussi, d'ailleurs. Sûrement parce qu'il était le plus jeune. Pas parce qu'il était le meilleur. Le meilleur, c'était le Chef. Et cela ne l'a pas empêché d'y laisser sa peau.

Camé se glisse dans la pièce voisine où quelques lits de camp sont à disposition. Il s'allonge sur l'un d'entre eux et s'endort immédiatement.

Au bout de dix minutes, il se réveille en sursaut et en nage. Il ne dort jamais longtemps. C'est toujours le même cauchemar qui le tire de son sommeil : les cris, les odeurs, le Chef et le sang...

Il ouvre la fenêtre et respire un grand coup. Des éclats de voix, des moteurs, des cris et des rires montent jusqu'à lui, avec en fond sonore les vagues qui s'écrasent contre les rochers. Les bruits de la vie qui chassent peu à peu ceux de la mort enfouis dans son cerveau.

Camé passe une nouvelle fois sous la douche – décidément, la chaleur est arrivée brutalement, cette année –, puis descend au bar.

Fred et Marco, qui a lâché ses futurs employés, sont en grande discussion devant un « demi » bien frais :

— Toujours pas de bière ?

— Non. Juste un café allongé et un verre d'eau, s'il te plaît.

Camé ne boit pas et ne fume pas. Pas par sagesse, par crainte de maladies ou autres cancers. Il y a mille et une façons de mourir, il sait déjà que la sienne sera plus brutale.

Non, il ne boit pas et ne fume pas, par opposition. Pour ne pas ressembler un tant soit peu à son connard de beau-père.

Et puis, l'alcool est incompatible avec les bons résultats, dans son boulot. Sans compter qu'il existe d'autres moyens, beaucoup plus efficaces, pour annihiler la peur lors d'un assaut et accroître ses performances.

Pour le travail en soirée, il est seul. Pas la peine d'être deux pour assurer la sécurité d'un petit théâtre qui présente un spectacle tiré de l'œuvre de Victor Hugo. Camé sait qui est Victor Hugo. Pas grâce à l'école, même s'il y a appris quelques poèmes. Mais c'est le Chef qui lui en a parlé. Le Chef connaissait tant de choses...

Il n'y a qu'une cinquantaine de spectateurs qui montrent volontiers le contenu de leur sac avant d'aller s'asseoir sagement à leur place.

Pendant le spectacle, les portes sont verrouillées et Camé peut jeter de temps en temps un coup d'œil sur la scène où un acteur, accompagné de deux musiciens, ne ménage pas sa peine.

Camé aurait aimé pouvoir un jour faire du théâtre comme ça, seul devant un public conquis. Sa seule expérience avait eu lieu au collège, et il n'était pas seul en scène, loin de là. Il se demande même si quelqu'un avait remarqué sa présence, vu que son rôle s'était borné à de la figuration, et que, déjà en ce temps-là, il savait passer inaperçu. L'habitude de raser les murs, d'esquiver, de se faire oublier, était devenue sa façon de vivre. Tout le contraire de l'acteur devant lui, qui semble occuper toute la scène par sa seule présence.

À la fin du spectacle, il doit attendre que tout le monde soit parti pour considérer que son intervention est terminée. Les gens traînent dans le hall, commentent, boivent le verre de l'amitié tandis qu'il patiente, pour ensuite les faire sortir au compte-

gouttes. Lorsqu'enfin le dernier spectateur s'en est allé, il peut rentrer chez lui.

À cette heure de la nuit, Marseille est ville morte. Plus de transports en commun, de rares voitures dans les rues, et Fred dort comme un bienheureux à l'arrière de son bar.

Camé monte sans bruit à l'étage déposer sa panoplie de travail et récupérer son sac à dos. Puis il repart à pied en direction des quartiers Nord.

Finalement, la journée s'est bien passée. Pas de problème d'insécurité lié à leur surveillance. Bien sûr, il y a peut-être eu dans Marseille quelques règlements de compte entre voyous, mais ils n'ont rien à voir avec son boulot.

Il remonte les boulevards en marchant, beaucoup plus lentement qu'à l'aller. Il retarde autant qu'il le peut le moment de rentrer à l'appartement. Traverser Marseille de nuit ne lui fait pas peur, rejoindre sa cité inhospitalière ne l'inquiète pas plus.

Ce qui le perturbe, c'est ce qu'il va retrouver chez lui. Ou plutôt, chez sa mère, puisque l'appartement est à son nom, et qu'elle s'y trouve toujours.

Sa mère, la seule personne qui est parvenue à provoquer chez lui, tour à tour, des sentiments totalement opposés : amour et haine.

Qui sait dans quel état il va la retrouver !

9

Nathalie regarde le combiné qu'elle tient à la main. Il n'y a pas d'autre solution, il faut qu'elle se déplace. Elle a dû appeler dix fois à cinq minutes d'intervalle, laisser plusieurs messages, Isabelle n'a pas répondu. Ni sur le fixe ni sur le portable.

Pour la énième fois, elle jette un coup d'œil à sa montre. En théorie, ce serait l'heure de mettre les enfants au bain, puis de

les faire manger, avant le retour de leur mère. Qui va arriver telle une tornade, épuisée, survoltée, prête à craquer pour un oui ou pour un non.

Mais Isabelle est peut-être en train de se vider de son sang, chaque minute compte. Tant pis, elle va encore mettre à contribution Clément.

À peine Nathalie repose-t-elle le combiné que le téléphone se met à sonner. Elle se jette sur l'appareil. C'est Christophe :

— Tu as essayé de me joindre ?

— Ta secrétaire t'a quand même fait passer le message ? Je n'y croyais plus !

— Il paraît que tu as été très désagréable avec elle.

— Et en plus, elle se plaint ! Tu parles d'un culot ! Elle a été odieuse !

— Elle ne faisait que son boulot.

— C'est ça, défends-la, au lieu de la remettre à sa place.

— Écoute, on ne va pas passer trois heures là-dessus. Rien de grave ? Comment s'est passée la journée avec Isabelle ?

— Pas très bien. Pourquoi ne m'as-tu jamais dit que c'est elle qui a découvert sa mère morte noyée dans sa piscine ?

— Je croyais te l'avoir dit. C'est loin, tout ça, maintenant. Je ne sais pas si tu t'en rends compte, mais on est passé par des moments si pénibles à cette époque que j'ai de la peine à me souvenir de tout ce que j'ai dit ou fait.

— Elle, c'est la première fois qu'elle m'en parle. Elle a cru voir une femme noyée dans la Sorgue. Cela l'a complètement bouleversée. Elle n'a rien mangé, presque pas parlé, elle était là sans y être. Pour couronner le tout, Alex qui ne l'appelle pas, cela la ronge.

— Je viens d'en parler avec elle.

— Tu as réussi à l'avoir au téléphone ?

— Ben oui ! Il y deux minutes ! Alex nous avait prévenus que les communications seraient difficiles durant quelques semaines. Le problème avec Isabelle, c'est qu'elle ne peut pas vivre dans le

flou. Il lui faut un cadre précis, des dates précises, sinon, c'est la porte ouverte aux crises d'angoisse.

— Tu crois qu'il faut qu'elle recommence son traitement ?

— C'est toi qui vois. Ce week-end, j'ai essayé d'en parler avec elle, mais c'est difficile. Elle a recommencé à avoir des TOC. Ce serait bien qu'elle accepte de se soigner quelques jours. Tu veux bien t'en charger ?

— Comme d'habitude ! Mais, à mon avis, il faudrait qu'elle consulte un psy.

— Elle ne voudra jamais. Déjà, fais-lui prendre ses médicaments. Toi, elle t'écouterait. Tu me tiens au courant ? Je te laisse, j'ai du boulot !

Nathalie raccroche en soupirant. Il y a quelques années en arrière, Christophe aurait proposé de prendre le premier train pour passer du temps auprès d'elles. Bien sûr, elle l'en aurait dissuadé : elle se sentait à la hauteur, elle possédait l'énergie nécessaire pour tirer Isabelle du trou noir où elle s'enfonçait.

Aujourd'hui, ce n'est plus le cas : elle est si fatiguée...

La porte s'ouvre, la petite frimousse de Linaly apparaît :

— Mamie, Allie veut plus voir la télé !

Nathalie prend la petite fille dans ses bras. Puisque Christophe a parlé à Isabelle, il y a moins d'urgence. Elle a le temps de s'occuper des enfants avant d'aller la voir.

— Viens, ma puce. Je vais te mettre au bain.

— Non, pas le bain. La douche !

— D'accord pour la douche, ça ira plus vite.

Au passage, elle éteint la télévision, malgré les protestations de Tom. Elle douche la fillette, la met en pyjama tandis que son frère patauge dans la baignoire.

Puis, Linaly sur les talons, elle fait chauffer le reste de potage de la veille, retourne extirper de l'eau Tom qui proteste encore, le met en pyjama et installe les deux enfants à la table de la cuisine devant leur repas. Avec un soupir de lassitude, elle se laisse tomber sur une chaise à côté d'eux.

C'est le moment que choisit Sophie pour rentrer. À croire qu'elle se tenait derrière la porte en attendant que tout soit terminé :

— Je suis crevée. Il faut presque une heure, le soir, pour rentrer d'Avignon.

Nathalie se retient de lui suggérer de chercher un appartement plus proche de son lieu de travail. Ce n'est sûrement pas le meilleur moment pour ce genre de réflexion.

— Bonsoir, ma chérie. Tu as passé une bonne journée ?

— Mouais, pas trop mauvaise.

— Les enfants sont prêts à aller au lit.

— Tant mieux, je n'aurais pas eu le courage de m'en occuper !

Pas de : « Et toi, ta journée, pas trop difficile, avec deux gamins en bas âge, un fils handicapé des deux mains et une belle-sœur dépressive ? »

Même pas un petit : « Merci, Maman ! »

Si elle s'écoutait, elle mettrait trois vêtements dans un sac et partirait quelques jours au soleil, histoire de voir comment ils se débrouilleraient sans elle. Mais bon, elle n'est pas du genre à quitter son poste. Tandis que Sophie se sert un verre de vin blanc, elle repousse sa chaise :

— Je te laisse prendre le relais, je vais voir Isabelle.

— Ne traîne pas trop. Je voudrais manger et me coucher pas trop tard !

Nathalie sent la colère monter :

— Eh bien, tu ouvres le frigo, tu te fais réchauffer quelque chose. Si ce qui s'y trouve ne te convient pas, tu te prépares autre chose. Tu mets la vaisselle au lave-vaisselle, tu prends une douche, tu te couches. Tu n'as pas besoin de moi pour faire ça, n'est-ce pas ?

Sophie bougonne :

— J'avais juste envie de parler cinq minutes avec toi.

— Alors, tu attends que je revienne. Ta tante ne va pas bien, je dois aller la voir.